

Les enseignants jugent leur métier toujours plus difficile

■ Les syndicats organisent ce mardi en front commun une journée d'étude sur la pénibilité du métier d'enseignant.

Ce mardi, en front commun, les syndicats d'enseignement (CGSP, SLFP, CSC-Enseignement, Setca Sel et Appel) organisent à Liège une journée d'étude avec pour thème : "Enseignant, un métier toujours plus pénible ?"

Fort d'une enquête réalisée en ligne auprès de 1 600 enseignants, et qui a pour principal résultat que 95 % de ces derniers jugent leur métier comme étant de plus en plus compliqué, les leaders syndicaux devraient vite supprimer le point d'interrogation qui ponctue le titre de leur journée.

Cela d'autant plus que cette action ne se fait pas par hasard. Elle s'inscrit dans le bras de fer que les représentants des enseignants ont engagé avec le ministre fédéral des Pensions Daniel Bacquelaine (MR). Ce dernier, dans le cadre de sa réforme des pensions, s'interroge encore sur la pénibilité du métier qui pourrait avoir comme conséquence l'allongement ou non de la carrière des enseignants. Notons qu'en la matière, les syndicats peuvent compter sur le soutien de la ministre de l'Éducation Marie-Martine Schyns (CDH).

En pointe sur le dossier, Eugène Ernst, secrétaire général de la CSC-Enseignement, ne compte pas se laisser faire. "La pénibilité du travail est évidente, énonce-t-il. Quarante pour cent des jeunes enseignants quittent la profession durant les 5 premières années. Et si le métier n'était pas pénible, on n'observerait pas une telle pénurie dans de nombreuses disciplines. Ne pas considérer les défis des enseignants, ce serait ne pas reconnaître leur service sociétal."

BdO

"Les élèves ont acquis un droit d'expression qui est parfois difficile à gérer"

On ne s'en rend pas compte, mais sur un cours de 50 minutes, le prof doit gérer entre 800 et 1 200 interactions avec sa classe. Toutes les trois secondes en moyenne, il doit répondre à un élève, demander à un autre de se taire, surveiller un troisième qui se lève pour ramasser son stylo. C'est vite épuisant.

Pour le président de la CGSP-Enseignement, Joseph Thonon, la pénibilité du métier d'enseignant ne fait pas de doute. "Or cette pénibilité est niée par la société. Et les profs le sentent. C'est pourtant au quotidien qu'ils assument une triple responsabilité : celle qu'ils ont face à leur hiérarchie, celle qu'ils ont devant les parents, et celle qu'ils assument face aux élèves. A ces derniers, ils doivent offrir la maîtrise et l'acquisition des savoirs définis dans les textes officiels et ce, quels que soient leur langue, leur culture d'origine ou leur niveau."

La salle des profs ne répond plus

Bien entendu, le métier n'est pas le même pour tout le monde. Tous les enseignants ne s'investissent pas avec une énergie identique, et toutes les écoles n'offrent pas les mêmes conditions de travail. De manière globale cependant, si le métier n'est pas systématiquement jugé "plus compliqué", beaucoup s'accordent pour dire qu'il est rendu "plus complexe qu'auparavant".

Plusieurs facteurs sont à l'origine de cette complexité, ou de cette pénibilité, précise Valentine Delsaux, médecin du travail. "Il y a d'abord l'écart ressenti entre la réglementation, le travail administratif imposé, les programmes de cours qui sont à

respecter, et la réalité du terrain. Les enseignants ont l'impression que ce fossé ne fait que croître, et que la législation ne correspond pas à la réalité. Le dernier décret Titres et Fonctions en fut un bon exemple, observe-t-elle. Il y a ensuite la solitude. Dans de nombreux établissements, les enseignants se sentent seuls face aux difficultés. Ils ne trouvent du soutien ni auprès de leurs collègues, ni auprès de leur hiérarchie." "Cette solitude, renchérit Joseph Thonon, est accentuée par le fait que dans certains établissements, les problèmes de discipline ou les difficultés pédagogiques sont des sujets tabous. Dans beaucoup de salles de profs, on évite les conversations d'ordre professionnel. On redoute les jugements et on essaye de protéger sa réputation. Mais le silence n'est jamais une solution."

Et les élèves dans tout cela ? Sont-ils moins appliqués qu'auparavant ? Difficile à dire.

Faire face à des classes toujours plus diverses

"Ce qui est certain, c'est qu'ils ont changé, répond Joseph Thonon. Les élèves ont acquis un droit d'expression parfois difficile à gérer, et on observe davantage de petites incivilités dans les classes. Des élèves s'interpellent à haute voix, d'autres se cachent à peine pour jouer avec leur portable, d'autres protestent sur une note estimée injuste. De plus, obtenir le calme et la concentration ressort d'une alchimie fragile qui peut basculer à tout instant. Pour y arriver, il faut prendre en compte la variété des publics, la diversité des cultures, la connaissance des religions et des modes de socialisation familiale. Sans compter que, dans une société où l'échec scolaire est considéré comme une grave injustice, les profs se doivent d'obtenir de meilleurs résultats avec des élèves dont le

niveau et les capacités sont de plus en plus hétérogènes.”

Face à ces défis, Valentine Delsaux observe que les enseignants *“tiennent le coup grâce aux élèves, et le sens qu'ils voient dans leur travail. Mais ce sens s'effrite quand les moyens offerts ne suffisent plus pour répondre aux missions. Quand un prof se retrouve avec 28 élèves dans une classe qui ne compte que 22 places par*

breux acteurs. Il ne faut pas spécialement multiplier les budgets pour que les choses s'améliorent. “Il suffit parfois de mieux organiser une école et davantage analyser les difficultés qui s'y vivent. Les profs ne manquent pas de compétences, et dans une école chacun a les capacités de trouver des solutions”, insiste Valentine Delsaux.

Les solutions se trouvent également en dehors de l'école. Le monde enseignant souffre du regard que la société porte sur lui. *“On charge l'école de plus en plus de missions sociétales, et pourtant il y a peu de reconnaissance envers les enseignants. Cela se ressent dans les relations parfois difficiles vécues avec les parents. Cela est alors très difficile à vivre”*, conclut Joseph Thonon.

Des solutions existent

Il n'y a cependant aucune fatalité, notent de nom-

BdO

“On a d'autres choses à faire que l'école, Madame”

Témoignage recueilli par Bosco d'Otreppe

Cela fait plus de quarante ans qu'Anne-Marie Dumont* accompagne les élèves et parcourt le monde de l'école. *“Et cette année est ma dernière*, raconte celle qui enseigne les langues anciennes à Bruxelles. *Je compte bien la savourer.”*

L'école, les élèves, les salles des profs, les programmes, Anne-Marie Dumont les a donc vus évoluer. Mais dans quel sens? En mieux ou en moins bien?

“Ma situation est plutôt privilégiée. J'enseigne à Woluwe, dans une école que l'on ne peut pas qualifier de ‘difficile’. Enseignant le latin et le grec, j'ai en général des groupes d'élèves plus restreints que beaucoup de mes collègues. Néanmoins, le métier est plus difficile qu'auparavant: les élèves ne voient pas toujours l'utilité de la mémorisation, les avantages d'un travail régulier, et ils sont de ce fait moins bien armés. Je constate, dans mes classes, une réelle difficulté à aborder des textes latins ou grecs. Dans ces conditions, il faut lutter contre la tentation de baisser ses exigences.”

Plus riche sur le plan humain

“Sur le plan humain, celui des contacts avec les élèves, je trouve cependant que c'est plus facile qu'auparavant. Est-ce moi qui ai pris de la bouteille et qui suis plus patiente, plus à l'écoute? Peut-être. Mais j'ai l'impression que les élèves étant plus inquiets, plus insécurisés face à leur avenir, ils sont davantage en attente de conseils. Ils cherchent appui auprès des profs. Même si l'on doit maintenir notre posture d'enseignant, le contact est plus facile et les liens de confiance peuvent être plus forts.”

Cela peut évidemment créer d'autres difficultés, Anne-Marie Dumont le reconnaît. *“L'évolution qu'ont connue les familles ces dernières décennies a été un important facteur de changements. Beaucoup d'ados sont tiraillés et même perdus entre deux familles ou entre deux maisons. Matériellement, ce n'est pas facile pour leur organisation, mais certains souffrent aussi affectivement. On découvre également que des jeunes vivent seuls. Nous les profs, nous ne pouvons y rester*

insensibles. On joue alors le rôle d'assistants sociaux, de confidentes parfois. Ce n'est pas un mal en soi évidemment, mais cela ajoute une dimension à notre mission qu'il n'est pas facile de toujours pouvoir assumer pleinement. Et puis cela peut se révéler perturbant. On n'oublie pas tout ce qu'un élève nous dit. On y repense le soir, une fois revenus chez nous."

Pas tout, tout de suite

Il y a enfin le fossé qui s'accroît entre le monde de l'école et la société qui, sous l'impulsion du numérique notamment, évolue à grande vitesse. *"Il y a un vrai décalage entre l'école et la société de l'immédiateté dans laquelle baignent les élèves. Cela contribue à rendre le métier plus complexe. Il faut expliquer aux élèves, leur faire admettre que l'apprentissage n'est jamais immédiat, que tout ne peut pas être acquis tout de suite. J'ai l'impression que c'est un vrai défi : certains élèves, voyant qu'ils peuvent trouver sur internet un grand nombre de renseignements, considèrent l'école comme un peu surannée. Celle-ci n'est plus leur priorité. Nous avons déjà entendu des élèves nous dire, 'on a d'autres choses à faire'. Cela nous surprend évidemment. Et c'est parfois dur à entendre dans le chef d'un enseignant."*